

L'Expérience De La Nuit Entre Lauve Le Pur De Richard Millet Et Thomas L'Obscur De Maurice Blanchot

Nour EL Houda BEN NEJMA

Université de Sousse Tunisie-université de Toulouse II



Résumé – Dans la nuit où les deux personnages de Richard Millet et de Maurice Blanchot (Thomas Lauve et Thomas l'obscur) sont rivés, nous n'avons affaire à rien. Mais ce rien n'est pas celui d'un pur néant dont la mort serait le révélateur, il correspond à une universalité vertigineuse de la non présence et de la non absence. Il s'agit d'une prépondérance de l'irrésolution blasée du neutre, indétermination qui n'a pas d'auteur, de lancée préalable. Cette autorité de l'embarras apathique, cette horrifiante neutralité ne saurait que suggérer la nullité absolue. Le sujet du néant hante les deux écrivains à cause de l'infinie continuité, de l'infranchissable intrinsèque à sa problématique, mais surtout par l'effet abominable éprouvé par l'évocation d'un vide inconcevable, un gouffre insondable à la lisière duquel l'existant arrêterait sa course pour toujours, laissant l'humanité impuissante devant l'absurde.

Mots Clés – Déclin, Caducité, Neutralité, Périple Nocturne, Temps Opaque.

Abstract – In the night when the two characters of Richard Millet and Maurice Blanchot (Thomas Lauve and Thomas the Obscur) are riveted, we are not dealing with anything. But this nothing is not that of a pure nothingness of which death would be the revealer, it corresponds to a vertiginous universality of non-presence and non-absence. It is about a preponderance of the blasé irresolution of the neuter, indeterminacy which has no author, of preliminary impetus. This authority of apathetic embarrassment, this horrifying neutrality can only suggest absolute nullity. The subject of nothingness haunts the two writers because of the infinite continuity, the impassable intrinsic to its problematic, but above all by the abominable effect experienced by the evocation of an inconceivable void, an unfathomable abyss at the edge of which The existing would stop its course forever, leaving humanity helpless in the face of absurdity.

Keywords – Decline, Caducity, Neutrality, Nocturnal Journey, Opaque Time.

I. INTRODUCTION

La nuit est la seule succession du véritable jour, l'accessibilité aisée au repos pour une humanité en quête de répit, elle agréé le renouveau d'un lendemain. Là s'étend le calme de la vraie abrogation des choses, celui qui se dissocie assurément du verbe pour la spécifier. Chez Richard Millet et Maurice Blanchot elle saisit cette apparence accueillante. Cependant, pour ces deux écrivains, il y a une autre nuit: celle du vide et de l'impur. Cette autre nuit n'est pas la componction compensatrice du jour, mais l'anxiété de l'impression, de l'omission viable du lénitif, de l'arbitraire du monde et des mythes. La nuit est alors le vacant abrupt qui n'institue rien. Pour Maurice Blanchot et Richard Millet, cette autre nuit est la pratique même de la coercition du rayon, du persistant d'un vertige, celui de la conscience d'être dans l'inexpliqué d'un mouvement universel soutenu que l'on ne veut pas voir pour protéger notre raison du chancèlement. C'est pourquoi la présence de l'irrationnel et des mythes couvrent cette autre nuit.

Dans la nuit où les deux personnages (Thomas Lauve et Thomas l'obscur) sont rivés, nous n'avons affaire à rien. Mais ce rien n'est pas celui d'un pur néant dont la mort serait le révélateur, il correspond à une universalité vertigineuse de la non présence et de

la non absence. Il s'agit d'une prépondérance de l'irrésolution blasée du neutre, indétermination qui n'a pas d'auteur, de lancée préalable. Cette autorité de l'embarras apathique, cette horriante neutralité ne saurait que suggérer la nullité absolue. Le sujet du néant hante les deux écrivains à cause de l'infinie continuité, de l'infranchissable intrinsèque à sa problématique, mais surtout par l'effet abominable éprouvé par l'évocation d'un vide inconcevable, un gouffre insondable à la lisière duquel l'existant arrêterait sa course pour toujours, laissant l'humanité impuissante devant l'absurde. Autre que l'être même, englobé tout entier dans sa seule identité insurmontable et le néant, n'y a aucune prise ontologique. L'obscur, aussi effrayant que la mort parce qu'il nous désœuvrer, c'est-à-dire échappe à la totalisation, et nous angoisse, l'écrivain et l'artiste semblent l'appréhender comme un phénomène ontologique dégagé. Ce faisant, ils emplissent contre des énigmes sans réponse : comment assaillir ce regain du non discernable auquel la littérature nous accule ? Comment formuler une pratique qui ne dévoile rien sinon le celé ? Comment ne pas faire de cet obscurcissement une configuration nouvelle et infranchissable de l'absolu ? Cet article qui se penchera sur l'étude de l'expérience de la nuit similaire et quasi télescopique entre les deux Thomas de Blanchot et de Millet se concentrera surtout sur les aspects du cheminement des deux Thomas qui sont forcés de subsister la nuit dans un défaut absolu d'orientation idéologique et métaphysique. La nuit place leurs prospectes sous la dépendance d'une plongée profonde vers le bas de soi. L'enveloppe nocturne qu'ils portent à cause de l'invalidité de leurs natures paraît entretenir leurs périples intimes vers une essence éminente. Cette renonciation à la lumière sert le dépouillement ascétique qui n'est éventuelle que sous l'auspice de la nuit. Cette dernière, pourvue de capacités lénifiantes et de facultés bienfaitrices pour le sommeil et les songes, agréer un périple pareil. Mais au lieu d'accéder à quelque enchantement nocturne de l'ego, à quelque quintessence ontologique d'une perception de soi, les deux Thomas ne rencontrent que la finitude, une perturbation chaotique qui n'est ni un soubassement de l'existence, ni son essence, mais le néant et le vide.

II. LA NUIT ET L'ESPACE LITTÉRAIRE :

La nuit place les personnages dans une condition douloureuse car elle assure une certaine forme de possibilité. Celle du non-être va plus loin que la simple caducité de l'actuel. Elle anéantit la confiance des repères, la félicité assidue des choix pour l'humanité. La nuit est le garant d'un déclin, mais ce déclin qui, non seulement n'achève rien, mais qui, en outre, ne permet plus la prévision de la renaissance. C'est un abîme dans lequel il est inconcevable de voir afin d'y explorer la plus mince divulgation. Le non-être est une multitude de schémas sans étendue, ampleur, ou profondeur, pilotés dans une infinité de régies où il n'y a ni éclairage, ni opacité, ni espace, ni temps. Il est un abrogée sans provenance, sans mémoire. Le néant véhicule le règne du détachement souverain, autorité démentant, pour autant que ces mots aient un sens plausible, le présent avant sa propre potentialité. Le regard d'Orphée relève de la puissance de la littérature à concéder un acquiescement ingénieux, mais cette vigilance ne peut se distraire de pénétrer sa propre étalée pour confronter, dans l'ébranlement, au néant qui se déclare à l'homme par la mortelle ipséité, de l'absence de visage, de la neutralité absolue.

Dans l'effroi de la nuit se dévoile le fabuleux précurseur qui, émanant du souffle de cette puissance décidément neutre, étend ses périphéries hors le néant, hors le persistant, et défait l'avant écriture, l'avant espace littéraire, dans la quiétude du chaos liminaire. Au-delà du personnage de Thomas qui est, à lui seul, un mystère. L'Obscur, l'Apôtre de Jésus-Christ, dans la tradition chrétienne. Thomas incarne l'incrédule universel. Le nom de "Thomas" signifie, en vieil araméen, le "Toma", le "jumeau". Blanchot et Millet auraient-ils voulu en faire le jumeau de tous les hommes ? Dans tous les cas, il semblerait que Thomas soit la prolongation abasourdie d'une humanité qui a pris une régie capitale vers l'incertain. Les deux écrivains reconstruisent, en somme, un monde de toutes pièces, un monde étrange qui affirme l'abandon propre des types mondiaux. Les deux Thomas sont forcés de subsister dans un défaut absolu d'orientation idéologique et métaphysique, ils doivent composer avec les préoccupations ineptes de leurs jours. La promulgation de cette perte remonte à l'immémorial d'un monde clos ayant cultivé depuis longtemps ses propres mythes infranchissables par tout pragmatisme.

Millet et Blanchot ont recours à une symbolique nocturne dont la profonde originalité n'est pas dans le recours à la défaillance de lumière qui conduit le parcours mystique de façon assurée, mais dans une nuit qui marque toute la vie des deux Thomas, donnant ainsi parturition à une symbolique ancrée dans le journalier. Celle-ci est d'une grande complexité et d'une grande abondance, difficile à continger ou à commenter. La nuit, dans cette échappée pénible, n'est pas uniquement un mitan auxiliaire mettant les

1 - Marc Blondin, *LA PENSÉE DU NEUTRE CHEZ MAURICE BLANCHOT ET SES INCIDENCES SUR LA PENSÉE PHILOSOPHIQUE CONTEMPORAINE*, Université du Québec, 2011, p.46.

personnages à l'abri des entremises mais le rendant aveugle à tout ce qui pourrait distraire son regard de son expérience intérieure. La nuit place leurs prospectes sous la dépendance d'une introspection profonde.

L'enveloppe nocturne qu'ils portent à cause de l'invalidité de leurs natures paraît cultiver leurs itinéraires intérieurs vers une essence éminente. Cette renonciation à la lumière sert le dépouillement ascétique qui n'est éventuelle que sous l'auspice de la nuit. Cette dernière, pourvue de capacités lénifiantes et de facultés bienfaitrices pour le sommeil et les songes, agréé un périple pareil.

III. VERS L'IDEAL ESSEULE DE L'HOMME SANS HORIZON : PERSPECTIVES D'AVENIR

Les deux textes mettent en scène de mortifiantes pratiques de perte d'identité qui sont persistées comme des divulgations, des déclarations, et ne sont pas sans faire penser aux modes révélés par les mystiques. Or, les bouleverses de Thomas l'obscur sont nettement des variations qui usent le modèle extatique et changent le personnage en une créature peuplée de néant, évidée, lénifiée, qui n'ambitionne comme représentation de soi que le vide et ne peut se concéder qu'au néant ; ce qui est la figure même du mal d'être et de l'accablement. Notre postulat est donc que le modèle extatique travaillé par la nuit dans *Thomas l'obscur* est la figuration de la dégradation explorée du personnage.

La pratique de perte d'identité prend ainsi l'air d'une incorporation au vide et à l'absence au cours de laquelle les limites corporelles et l'intégrité psychique s'annulent. Nous avons affaire aux aléas de l'identification spéculaire :

« Autour de son corps, il savait que sa pensée, confondue avec la nuit, veillait. Il savait, terrible certitude, qu'elle aussi cherchait une issue pour entrer en lui. Contre ses lèvres, dans sa bouche, elle s'efforçait à une union monstrueuse. Sous les paupières, elle créait un regard nécessaire. Et en même temps elle détruisait furieusement ce visage qu'elle embrassait. (...) Et la pensée, rentrée en lui, échangea des contacts avec le vide. »²

Le second chapitre ouvre la lancée extatique liminaire de Thomas l'obscur. Dans la cavité, image du corps tourmenté, la nuit étale l'altération d'un Autre protéiforme qui fait intrusion dans l'œil de Thomas :

« Il eut même le sentiment que quelque chose de réel l'avait heurté et cherchait à se glisser en lui. (...) de toute évidence un corps étranger s'était logé dans sa pupille et s'efforçait d'aller plus loin. (...) Peut-être un homme se glissa-t-il par la même ouverture, il n'aurait pu ni l'affirmer ni le nier ».³

Cette immixtion se change subséquemment en une suite de créatures qui lui servent de parties et construisent des villes. Ces créatures sont les affections et les aperçus de Thomas l'obscur sa frayeur qui ne se distinguait en rien de son cadavre et le « désir [qui] était ce même cadavre qui ouvrait les yeux et qui se sachant mort, remontait maladroitement jusque dans la bouche comme un animal avalé vivant »⁴.

Cette jouissance autophage, illusion de dévoration de soi par l'Autre plaqué, couronne donc le semblant de la fascination par le cadavre, de l'envie cadavérisé. Peu après, l'alliance monstrueuse entre l'intelligence de Thomas l'obscur mêlée avec la nuit et sa bouche dit la satisfaction d'une abolition de soi. Le paradigme extatique nous semble donc être cultivé dans une étendue figurale allégorique pour relater l'alliance calomniée du personnage au rien, au vide, au néant : « Seul, le corps de Thomas persiste vidé de consistance. Et l'entendement, réintégré en lui, échangea des contacts avec le vide ».⁵ On ne saurait l'appréhender car son être échappe à toute éthopée comme à tout témoignage.

La vivacité sphéroïdal de la fable créée comme une bande de Möbius ferait de *Thomas l'obscur* un récit étiré car sans recommencement ou plutôt il serait le récit de l'infirmité de l'amorce et de l'achèvement. Ces scènes seraient peut-être alors à déchiffrer comme la représentation de l'annihilation impossible de Thomas : inabordable si l'on suit le raisonnement hallucinatoire

2- Maurice Blanchot, *Thomas L'Obscur* (seconde version), Paris, Gallimard, 1950, p.137.

3- Odelain O. et R Séguineau, *Dictionnaire des noms propres de la Bible*, Paris, Cerf / Desclée de Brouwer, 1978, p. 24.

4Maurice Blanchot, *Thomas L'Obscur* (seconde version), op.cit, p.137.

5-Ibid. p. 309.

du récit selon lequel Thomas est un être sempiternel. Il serait à peine mis en acte que Thomas l'obscur, dépouille persistante, serait employé à la récurrence d'un heurt avec les puissances de la nature qui œuvre sans répit le récit.

Thomas l'Obscur vit une pratique mystique dégagée des clairvoyances visibles qui aurait pour cible de sillonner des zones captieuses de l'être grâce à une expérience renfermée qui nous agréerait de connaître l'incroyable. Elle fédère similairement les démêlés de cet apprentissage personnel : car en tant que pratique mystique sans objet du vacant et de l'abîme, elle se base sur l'absence de Dieu mais lui succède une constance déconcertée; elle affronte un vide, sans visage mais confère à sa pratique une disposée globale ; elle se desserre à l'indicible mais ne s'abandonne pas à l'alternative captivante de la survenance. Cette expérience est relatée comme un écoulement de soi, comme une clairvoyance où le matériel entre dans une souveraineté problématique tandis que Thomas l'obscur devient la saisie de représentations angoissantes.

Thomas l'obscur longe dans les premiers chapitres du récit une voie, il traverse des lieux ancestraux aberrants, des eaux léthéennes, les obsécrations d'une forêt, les ombres de la caverne platonicienne : tous paraissent convenir à un événement indicible encore que relaté dans le récit et non représentables tout en donnant lieu à une instabilité de tableaux inépuisables. Thomas l'obscur réintègre constamment un monde ancestral où il retrouve le dépouillement de son advertance, mais où son entité, comme les choses qui la cernent bascule dans le vide et le modique. Il offense ainsi l'indicible comme un agissement qui le dépossède de son ipsité, altère ses impressions et engendre une vraie extirpation de son unité, un troubler enfermé ; une telle pratique existentielle singulière se montre comme une odyssée de la conscience, une table rase qui permet d'approfondir une étendue neuve, imperceptible.

Quoique laconique, cette pratique nous prouve la propriété invraisemblable de cet abord phénoménale de l'obscur. Le personnage la dit comme une sortie passagère des contingentes inflexibles de l'individualité et de l'Entendement total, comme la remarquée d'une potentialité neuve, d'une promiscuité réparée avec soi et avec la réalité. Mais au lieu d'accéder à quelque enchantement nocturne de l'ego, à quelque quintessence ontologique d'une perception de soi, Thomas l'obscur ne rencontre que la finitude, une perturbation chaotique qui n'est ni un fondement de l'existence, ni son essence, mais le néant et le vide.

Cette expérience est par ailleurs ambiguë par la manière dont elle affecte le sujet de l'expérience et du récit lui-même car elle est décrite dans un premier temps comme un dédoublement de personnalité, une dissociation de la pensée puis finalement comme un évidement de l'être, comme une dépossession de soi menant à la nausée, à une fatigue infinie. Le fantomisme du sujet est suggéré par la matérialisation de doubles qui tantôt semblent lui ôter sa consistance et jusqu'à la possession de son corps, comme s'il était ouvert sur le dehors, empli d'un grand vide interne, tantôt, semblent, au contraire, révéler l'essence obscure et insaisissable de son être, refléter en somme une dualité inhérente au personnage. Tantôt, elle est évoquée comme la mise à nu d'une face cachée du sujet, de son envers ou de son clivage, tantôt comme une sortie de soi, une conscience extatique de la nuit de l'immanence : l'expérience semble donc recéler une vérité contradictoire. Ce raisonnement, en apparence analytique, révèle un sujet scindé, dépossédé de son moi. Au centre de l'écriture apparaît donc, une fêlure, une dissociation qui peut prendre la forme d'un dédoublement entre le jour et la nuit : c'est un sujet privé de ses assises, instable, déterritorialisé, que Blanchot nous raconte dans ses fictions. Thomas l'obscur sombre dans l'immanence, subit plusieurs métamorphoses ; il est envahi par les images incommodes d'un monde en décomposition, culbute dans une temporalité féérique, celle du devenir de l'humanité. Il revêt lui aussi à la fin du roman la destinée typique de l'observateur de l'Apocalypse qui aurait enduré la mort de l'humanité et pourrait en certifier. Cette divulgation se suit d'une mutation du sujet en un « je » encensé et suprême, décédant comme les autres mais, préservant jusqu'au bout la conscience magnifiée de ne pouvoir, de ne devoir périr.

La fin du récit chavire alors dans un imaginaire de la quintessence, où Thomas l'obscur pris au leurre des évocations fantasmatiques que sa conscience, sur le point de sombrer, lui fait entrapercevoir, juste avant de succomber à l'idolâtrie. En s'identifiant à l'observateur de l'apocalypse, il humanise non exclusivement l'informe néant vers lequel la mort le culbute en conférant une signification mythique à sa propre mort, mais tente en outre de penser sur fond de chaos, un royaume éminent, un monde situé hors du temps qui dément sa finitude et celle de tous les hommes. Ainsi, Thomas l'obscur en se ployant à une sorte de fascination pour l'imaginaire de quintessence dans lequel il sombrer, ne vit pas la mort mais son devenir fantomatique, c'est-à-dire une finitude suspendue.

Le dénouement de *Thomas l'Obscur*, tout en allant au bout d'une expérience ontologique inédite fondée sur le pouvoir de l'imagination, mène toutefois le récit à une impasse : il contraint, Blanchot à théoriser un sujet impossible, le sujet de cette expérience, qui incarnerait toutes les existences humaines possibles, qui aurait dépassé les limites de sa raison, qui aurait traversé la mort et pourrait en témoigner, qui aurait vécu la fin de l'histoire, en somme achevé l'histoire de tous les hommes. Ce dénouement

conduit en outre le récit à figurer un moment mythique inspiré de l'Apocalypse celui où le monde, n'ayant plus et pas encore de forme, surgirait du néant pour véritablement exister un moment, pourtant inévitablement au-delà de tout récit et de toute image.

Quant à Thomas Lauve, ses accolés à la nuit sont plus sous-entendus qu'assurés, cette dernière est un élément troublant et acéré, médian et gardien pour le personnage dans son acquittement vers la prépondérance de l'espace intérieur. Dans son périple nocturne, Thomas s'éprouve d'emparer l'être dans son illumination. L'internement facilite l'absolution, c'est une sorte de cloître qui ombrage l'être tout en l'emplissant par quelque chose d'inqualifiable. C'est là tout le paradoxe : une résolution perceptible berne le personnage mais le simule d'une force intérieure. Chez lui, la relation n'est pas de l'ordre de l'abstraction, c'est un enlacement corporel : il a le cœur serré, tremblote et prévoit l'approche de l'angoisse à cause de l'imprégnation des ténèbres. Il n'appréhende pas la sombre étayée poignante de la nuit mais y va dans une sorte d'anxiété placide. La nuit exerce une action sidérante sur l'être physique de Thomas Lauve qui en subit avec trouble la contagion jusqu'à devenir ténébreux lui-même et vis-à-vis de lui-même, son élan lui défait une voie intérieure qui serait sitôt son monde. Ce bouleversement physique comble l'abstraction de la scène qui n'est peut-être pas narrable présentant Lauve « *debout sous la douche, sanglotant et riant comme s'il était encore ivre et que l'ivresse se fut tapie en lui après qu'il eut traversé la nuit dans le contraire de l'ivresse et qu'il se fut traversé lui-même on peut le dire, ou que la nuit l'eut traversé avec toute la vigueur d'une maladie* »⁶

Cette remontrance possède la pesanteur d'une portée profonde et une capacité d'expansion d'une lancée d'assimilation. La nuit règne sur l'espace dont Millet renforce continuellement la rigueur. C'est dans ses abysses que le personnage cultive les coulisses ténébreuses de son être ébranlé par l'incursion dans les verbiages de son espace intérieur où l'intensification de la noirceur correspond avec la recrudescence de l'intervalle dans le temps, ce qui déclenche le mal du contact avec l'originnaire dissimulé, alors la nuit va de pair avec la Corrèze disparue que Lauve traverse « *comme s'il traverse le plateau limousin* ». ⁷

Cette immersion dans les abysses ténébreux prolonge l'interrogation courante sur le sens de l'histoire, sur l'essence des choses, sur l'origine et le destin du mal. Cet obscurcissement est nécessairement lié à la dérégulation, à l'atmosphère de détresse qui prime. Où le personnage masculin ressent un mal d'être cuisant : « *du sang et des larmes, c'est vrai, j'avais le ventre vide et j'avais mal, et peur aussi, à ce moment de la nuit où on se sent plus perdu que jamais. Pour un peu il nous aurait renvoyés à ses peurs d'enfant aux nôtres, aussi bien, il ya si longtemps* ». ⁸

C'est la revendication de l'ombre qui prête notamment à ces interactivités, du fait qu'elle renvoie à des phénomènes qui sont à la fois de l'ordre de l'évocable et de l'ordre de l'évanescence, rendant ainsi plus aisé le passage du signifiant concret au signifié allégorique. C'est la mitoyenneté avec les ténèbres subreptices qui dit la convenance de Thomas Lauve avec le monde des morts. Il est à tel point ombreux qu'il échange avec le monde des ténèbres. Or, l'image du caveau s'accompagne de celle de la géole. Il a lieu de se perdre dans des verbiages imperceptibles, Il s'offusque à un espace hermétiquement clos. Une sorte d'enchevêtrement significatif se produit entre le côté ombreux du personnage, les essentielles limitations de champ qu'elle contient et la part de dissimulé, d'aléatoire, d'ineffable que Millet extrait de la nuit. C'est grâce aux conjonctions de cette dernière, grand espace d'occultation, que Thomas Lauve fait l'épreuve intérieure de l'introspection. Les deux personnages masculins vivent une épreuve nocturne qui les incorpore au vide en abolissant leurs êtres respectifs ; elle les mène vers une pratique existentielle éminemment mystique à travers la métamorphose et la conversion, c'est ainsi que la nuit accompagne leur parcours vers le néant.

IV. LA QUETE DES DEUX THOMAS : L'ITINERAIRE ET L'APPREHENSION DU NEANT

Sur le plan allégorique, l'assentiment à la nuit fait introduire les deux Thomas dans l'univers énigmatique des ombres montrées comme ardentes et autrices. La place âpre de l'ombre, c'est qu'elle est inventive de conçoives, transfiguratrice des corps, véhicule de mysticisme. Les deux Thomas consumés par le noir divaguent dans le royaume des défunts, dont l'emprise régie les textes. La lumière est avare, les textes fusionnent avec la nuit qui paraît commander les chemins de traverse des personnages durant leurs flâneries. L'émergence tyrannique de l'ombre, d'une façon bouleversante, relate une idée d'un monde ayant un caractère propre.

Les deux Thomas sont dissimulés par les amples sillons d'ombre rutilants qui se maintiennent durant les moments prépondérants où la peine vive, fait fondre les bornes de l'humain. Ils débouclent un espace d'éminence dans une vérité contenue figurée avec

⁶- Richard Millet, *Lauve le Pur*, Folio, 2001, p.65.

⁷ -*Ibid.* p. 39.

⁸-*Ibid.* p. 63.

toute sa densité dramatique. Les personnages masculins acquièrent une saillie du fait de la nuit qui leur attribue une compacité et une constance dans l'être, bien distincte de la fulguration et de la fulmination du jour. Les personnages nocturnes provoquent une sidération outrancière. Ils se desserrent, leur corps portent tous les balafres qui lui sont destinés : mutilation, métamorphose, excréments, vomis. Nécessairement, la nuit concourt à générer un abysse par le contenant obscur et absolu dans lequel elle introduit les deux Thomas au point de les emporter dans une situation d'introspection étrange.

Les deux Thomas, enroulés à la disposition de la nuit, donnent des signes de l'accablement, ils s'assaillirent d'ombre et s'intègrent dans un mouvement dramatique dans lequel, par-delà le jaillissement d'une ombre, on devinerait la flambée d'une induction inventive œuvrant le monde physique comme le monde spirituel. La rétractation à l'opacité fait valoir l'utopie de la pureté. Le sentiment de l'inconstance et de la simplicité charrient le laisser-aller au ténébreux et ordonnent de nouveaux rapports entre le concret et le spirituel. L'incursion dans l'obscur devrait régénérer les personnages dans la promiscuité d'une méditation interne. Cet agencement devrait les détenir interminablement dans un intervalle effacé qui créerait le primordial de leur parcours introspectif. Ce cheminement est expérimenté par une retraite et un retour vers un centre qui est en même temps une origine. Les ténèbres ambiantes et leur action bienfaitrice éraflent le monde visible pour ne laisser persister que le pur suspens d'un intime chancelant. Ce dernier obtient sa scansion culminante lorsque l'on distingue un monologue intérieur et une plongée vers le bas de soi. Toute la puissance de cet embrasement secret passe par le corps auquel aboutit cette procession descendante de douleurs subies dans le recroquevillement et la prostration. C'est de cette façon que les deux Thomas formulent le conflit de l'homme avec les forces ombreuses. Pour se faire une idée, il faut observer de près la peine des personnages froissés, humiliés, rongés par un mal inconnu. L'opacité de la nuit n'est pas un simple artifice, c'est un épanchement contenu, un dynamisme virulent qui fait suinter le fond des personnages par les fentes d'une noirceur introspective. L'émotion palpée n'est pas celle de la nuit qui entretoise le corps des Thomas, mais celle d'une lancée dans la pesanteur intérieure, produisant une sorte d'épervier qui affaiblit les personnages.

L'opacité contenue culbute les personnages et les gagne fortement. Ces derniers s'acheminent vers un monde ombreux dans la commodité et la résignation. Ils perdent le contrôle de leur corps. Une attache primesautière s'installe entre l'introversion des personnages ingérés par un mal insoupçonné et la démarche vers un monde subreptice voire périssable. Je percevais de ma part une animation de mobilité entre le dehors et le dedans autorisé par un délassement et une sorte d'éclat ordonné entre la nuit et les personnages. Peut-être y-a-t-il autre chose qu'une communion ou une double traversée, ou encore la concordance d'un être ténébreux par nature ? Car au-delà de la clarté de cette effigie gagnante, il y a quelque chose d'incompréhensible et d'arbitraire derrière cette destinée qui n'obéit pas à la juridiction de la lumière. Il serait opportun de tenir compte que cette interactivité laisse voir un monde à part, médian, ayant une vie propre qui déprécie nos usages et nous amène à dévaluer totalement tout ce qui se soustrait à l'autorité du jour. Cela nous conjure à ne pas faire de la lumière le seul vecteur apportant à l'homme existence et vie palpable, car rien de plus faux que de se représenter la lumière comme le seul vecteur de la vie, du moins pour une littérature s'établissant dans un monde médiateur entre le jour et l'opacité, entre la vie et la mort - comme pour une sorte de testament.

Certes, mais la nuit donne aussi une signification à l'unité car elle donne de la prééminence aux personnages en leur attribuant une étayée qui précède de loin la sphère coutumière. Millet et Blanchot articulent les moyens de la représentation, alors les Thomas et les autres personnages escamotés dans l'ombre acquièrent dynamisme et saillie. Le cadre nocturne, loin d'être infortune, est au contraire de nature à le soutenir parce qu'il le subtilise au monde des semblants, lui enseignant qu'il existe un verso du monde, beaucoup plus enfoncé. A mesure que la nuit s'accroît, la lanière d'ombre où se déploie leur vie est forcée à se déployer dans la proportion d'une acclimatation inverse à notre époque où nous ne sommes pas aussi accoutumés à la nuit. L'assertion de la prépondérance des ténèbres sur la lumière souscrit l'accès à un état primitif où le temps sera anéanti. La nuit, emblème de la mort, entrevoit la voie vers l'intime ou vers un sépulcre pour se blottir ou s'examiner de l'intérieur. Mais l'identification avec la nuit ou son intégration progressive va de pair avec le rôle qu'elle assure d'une façon plus au moins attestée, sur une proportion privée et apparente (cadre). Il s'agit d'un outil de sondage agréant de saisir autre chose que ce que les sens communs placent à notre portée. Cette analyse ne chasse pas que la nuit florissante en valeurs affecte la forme coutumière d'une simple défaillance de jour à une figure de passage altérant le physique des deux Thomas et les arrangées spatio-temporelles. La nuit n'est pas une simple privation de l'univers de la lumière, c'est une forme de prescience vers laquelle se virent les deux Thomas parce qu'ils la pressentent obscurément plus apte à conduire l'incursion vers le plus ténébreux de leur être. Cette pratique fusionnelle renforce la solitude, la soutient et si l'on convoie de près le déploiement des textes, la portée visible occasionne une lancée privée de dépouillement de son propre moi aussitôt resserré, dévalué, minime. La nuit défait la poussée à une voie de renoncement fortuit jusque-là, susceptible d'engager un colmatage de toutes les mortifications affectives. La privation de lumière est fustigée, suppléée par un effet de

conciliation nocturne. Cette déficience occasionne chez eux une répercussion de retour à leur moi pour soigner les épreuves et les anxiétés réduites, lénifiées par la nuit qui matérialise le mal. Les deux Thomas se livrent à une introspection contenue qui se consolide à mesure que le texte s'accroît. Le dessaisissement au monde nocturne a pour vocation de le mener à l'absolution que les deux Thomas souhaitent avec la foi de l'innocence. Espoir occasionnellement discrédité par le passage indicible par le monde du mal et son point éreintant. La nuit défait en eux une étayée qui les fait introduire dans leur propre promiscuité. En y cédant, les deux Thomas partagent leurs attributions et leurs aptitudes d'illumination. C'est par son image funeste que la nuit entrevoit à son tour l'être ombreux de Thomas qu'elle guide et incite son incursion vers sa propre nuit. La souveraineté de la nuit déguerpit au temps et à l'espace, et la submersion nocturne des deux Thomas leur souscrit de durer en dehors du temps, tout en demeurant amplement soumis à son hégémonie. Cette pratique de pérennité est-elle une simple sollicitation de l'écriture et un point éminent mais opposé d'une débâcle par le temps ? Ces deux charnières de la pratique temporelle se rattrapent et souscrivent d'aller plus loin dans l'écriture. Le passage d'une pratique du temps à une pratique de la pérennité se produit ici sous nos yeux, c'est grâce à cette attache assurée entre la nuit et l'échappée hors du temps auquel s'adjoint la figuration de la mort que la pratique des deux Thomas devient réalisable. Le trouble qu'ils attrapent au début du texte annonce le passage de leur être au régime nocturne. Ce trouble va les soumettre à des épreuves de dépouillement à mesure que le texte avance.

Tout le mystère de l'œuvre réside dans la nature de circonscription qui leur défait un monde où, affranchis de la componction de ses offenses, ils s'abandonnent amèrement aux voies intimes dégagées par la nuit. Incapable d'endurer cette ouverture, ils cèdent dépourvus et dénués. Cette pratique agréée un monde de prescience de soi qui donne accès à d'autres modes de vérité intime. Du coup, leur contentieux avec la nuit acquiert un autre sens, c'est un accès à un idéal préalable à l'existence car la nuit devance tout ce qui existe, la totalité du cosmos. Les deux Thomas acceptent d'exister et d'œuvrer dans un monde qui devance le monde. La nuit remplit son rôle originaire, c'est une sorte de réserve de forces réformatrices qui incite, guide la submersion intime tout en pourvoyant une entreprenante coercition du temps. Cette dernière agréée aux deux Thomas de renouer avec la puissance de probité qui régissait au début des temps, de reconquérir une forme nouvelle grâce à un dépouillement intime sépulcral et déplaisant mais réformateur. Le franchissement de la nuit a entrouvert dans la peine une voie pour la dépossession et la purge. La nuit n'est pas alors un cadre, c'est l'intériorité des deux Thomas puisqu'elle est vide de tout contenu découlant du dehors. Plutôt qu'il ne décrit le monde objectif, il se relie peu aux visions nocturnes ou à des objets suggestifs d'une existence de laquelle le jour s'est manqué, d'où notre propension à nous focaliser sur la portée métaphysique de l'image de la nuit en percevant sa prééminence et l'affluence de son imaginaire.

Les deux Thomas redoutent la lumière et se détalent dans l'ombre pour l'empêcher de se figer dans des simulacres élevés à l'image des appétences des humains et de leurs préconçus sociaux. C'est par ce passage que les deux écrivains rétablissent le secret à l'intelligible. La représentation d'un étalon conceptuel d'enténébrement est cultivée par l'image de l'incursion vers un monde subreptice célé. Les deux Thomas deviennent deux étranges acquéreurs de la nuit. Affectés et défailis dans un premier temps, ils deviennent sinistrement d'accord avec la nuit et eux-mêmes. Lors d'une première lecture, on ne réalise pas ce qui prend les Thomas eux-mêmes le savent peu, c'est là toute la vigueur d'une œuvre obscure et patibulaire. L'obscurité est coulée par le monde extérieur avec la connivence de l'intérieur. Cette embrasure sur l'obscurité offre la preuve patente d'une pratique négative, la nuit la quémande considérablement. Les corps décimés des personnages sont une sorte d'exécution qui n'est pas strictement une déficience au monde, c'est la marque d'une blessure, d'une cruauté faite à l'être, non seulement parce qu'il a été livré effectivement aux forces pernicieuses mais parce qu'il y a une concorde, une consanguinité entre tout ce qui nuit à l'être. Ce processus du « devenir ombre » est un passage de l'être au néant, d'autant plus patibulaire qu'attrayant. L'enténébrement et le renoncement à la lumière coïncident au vœu de ne pas se laisser endiguer par la clarté des semblants dans une quête dont l'objet doit par essence se soustraire à la vue. Accablés par le poids de la nuit, les deux Thomas ploient. Fatalement désaxés, ils entaillent une quête contenue. La force d'impact de la nuit est affermie par un attribut intérieur obscur par essence et apprêté au néant.

L'idée de la profondeur ténébreuse de la nuit va de pair avec le gouffre, l'abîme insondable de l'être des deux Thomas, ce qui les conduit au silence ou à l'incommunication. La nuit se perçoit un parcours à travers le personnage qui sera consacré au noir. La nuit délivre la psyché noire des Thomas qui s'y donnent dans l'indulgence des faibles. L'association avec le noir donne une suite assez saisissante, les deux Thomas ambitionnent désormais une purge et une quintessence magistrale. Ils doivent se plisser à la loi éminente de la nuit pour envisager un être futur possible. L'idéalisme du passage est figuré par le grand trouble physique que subit l'être. La connexion avec cette vérité nocturne, une réalité qui dépasse l'individu est péniblement représentable autrement car elle est peu affable à la pensée. Il est pesamment figuré par une métamorphose physique subreptice. Les deux Thomas se

métamorphosent en s'inscrivant dans l'ordre persistant de la nuit dont les précarités sont un enjeu capital pour la ratification à une nouvelle situation. L'obscurité est tout à fait en concordance avec l'ubiquité du mal qui couve dans le bas fond du personnage alors qu'il tend vers un monde de nitescence et de spiritualité. La nuit exerce sa maîtrise de manière abrupte et féroce pour le départir de son mal. Cet effet métaphorique devient réel lorsque les deux Thomas gisent dans une peine extrême. La nuit les assujettit rudement pour les distendre de leur pesanteur. Cette métaphore creusée dans tous les sens du terme fait que la richesse substantielle de la nuit devient, suivant une conception encore une fois très bergsonienne de la durée, non seulement la forme la plus véridique de la temporalité mais la dote aussi d'une virtualité fondatrice, métamorphosante et littéralement inexhaustible.

V. CONCLUSION

La nuit n'est pas dans les deux textes de Millet et de Blanchot un temps de répit et de repos accordé à l'homme, mais plutôt abolition, retour au néant d'une créature imparfaite dans la résignation, le désistement et la peine. Sous cet impact, l'aspiration au néant émerge hâtivement pour saper. La reprise, l'infinité de la nuit qui fuit au temps, à l'espace et sa préséance à la lumière dans la création du monde lui confère un statut ontologique singulier mais équivoque. Elle ouvre au deux Thomas un itinéraire spirituel, c'est une précieuse alliée pour l'introspection rédemptrice mais elle les condamne à un face à face désappointé et ardu avec les puissances du mal et de la mort. Ces deux chantres de la nuit s'entrelacent inextricablement dans les textes. La nuit est le meilleur pourvoi contre les épreuves de l'existence, cependant elle est le dynamisme le plus offensif, le plus pointé par une affliction abrupte. Le monde nocturne immerge les deux Thomas dans une frayeur incurable, il guide un mouvement double vers des fonds fétides et pernicieux et corrélativement vers des êtres supérieurs et éthérés. La nuit les pontifie d'une ardeur vitale pour une expérience mystique mais elle les enlise dans un gouffre pernicieux et obscur pour les faire acquiescer une réalité nouvelle. Après ce long frayage nocturne, on comprend parfaitement l'engendrement des deux Thomas du côté des obsécrations. Incrustant la nuit, c'est dans cette région ténébreuse de l'être que les deux personnages ont le plus de chance de trouver la pureté originaire qui semble être l'objet de leur quête. Le passage d'une expérience physique de la nuit à une élaboration intellectuelle au cours de laquelle elle devient non seulement un déclencheur qui amène les deux Thomas à se pencher sur eux-mêmes, mais un opérateur de désintégration qui vide l'être de toute consistance et prolonge à l'infini les limites de la négativité dont ils font l'expérience en s'absentant dans le néant. Nous sommes ainsi passés d'une expérience physique de la nuit à une expérience métaphysique où la nuit est tenue de déloger le moi de toutes les positions sur lesquelles pouvait se fonder une assurance, un être défini. À cause de la nuit, la recherche de soi et la destruction de soi iront désormais de pair.

REFERENCES

- [1] BELLENGER Yvonne, *Le Temps et les jours dans quelques recueils poétiques du XVIème siècle*, Paris Champion, 2003.
- [2] BREUILLARD Jean et ASLANOFF Serge, *Construire le temps : Études offertes à Jean-Paul Simon*, Paris, Institut d'études slaves, 2008.
- [3] CALLE-RUBER Mireille, *Le Grand temps : essai sur l'œuvre de Claude Simon*, Villeneuve, Presses Universitaires du Septentrion, 2004.
- [4] DE ROMILLY Jacqueline, *Le Temps dans la tragédie grecque : Eschyle, Sophocle, Euripide*, Paris, Vrin, 2009.
- [5] DUNN-LARDEAU Brenda et GENEST Marie Pierre, *Le Voyage imaginaire dans le temps : Du récit médiéval au roman postmoderne*, Geneviève, Denis Anne Marie Giroux, Grenoble, Ellug, 2009.
- [6] FAYE ERIC, *Le Sanatorium des malades du temps, Temps, attente et fiction autour de Julien Gracq, Dino Buzzati, Thomas Mann et KôbôAbé*, Paris : J. corti, 1996.
- [7] GAUDON JEAN, *Victor Hugo, le temps de la contemplation*, Paris, H. champion, 2003.
- [8] GNANET MICHEL, *Le Temps trouvé par Zola dans son roman « Le Docteur Pascal »*, Paris, publications universitaires, 1980.
- [9] GUILLAUD Lauric et VAS-DEYRES Natacha, *L'imaginaire du temps dans le fantastique et la science-fiction*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2011.
- [10] HEINZ BOHRER Karl, Traduit par MANNONI Olivier, *Le Présent absolu : du temps et du mal comme catégories esthétiques*, Paris, la maison des sciences de l'homme, 2000.

- [11] HENTSCH Thierry, *Le Temps aboli : L'occident et ses grands récits*, Montréal, les Presses de l'université de Montréal, 2005.
- [12] HOOG Armand, *Le Temps du lecteur ou l'agent secret*, Paris, Presses universitaires de France, 1975.
- [13] KRISTEVA JULIA, *LE TEMPS SENSIBLE. PROUST ET L'EXPERIENCE LITTERAIRE*, PARIS, GALLIMARD 2000. IDEM ET BERNARD NOËL, *DEUX LECTURES DE MAURICE BLANCHOT*, MONTPELLIER, FATA MORGANA, 1973, p. 157.
- [14] MESNARD, PHILIPPE, *MAURICE BLANCHOT: LE SUJET DE L'ENGAGEMENT*, PARIS, L'HARMATTAN, 1997, p. 350.
- [15] MILLET, Richard, *Place des pensées : Sur Maurice Blanchot*, Paris, Gallimard, 2007, p.89.
- [16] PRÉLI, Georges, *Laforce du dehors*, Fontenay-sous-Bois, Recherches, 1977, p.259.
- [17] SCHULTE NORDHOLT, Anne-Lise, *Maurice Blanchot L'écriture comme expérience du dehors*, Genève, Droz, 1995, p.384.
- [18] WILHEM, Daniel, *Maurice Blanchot: La voix narrative*, Paris, Union générale d'éditions 10-18, 1974, p.309.